

beries. On entendit des voix claires et sonores, et des groupes de jeunes gens se formèrent dans la cour. Les deux jeunes filles regardèrent avidement, cherchant à reconnaître Landry.

Elles l'aperçurent au bras d'un jeune homme hâve, à l'aspect misérable, et dont les traits et le costume élimé trahissaient à la fois la misère.

Landry paraissait pâle, fatigué.

A mesure qu'il s'approchait de la grille du palais le cœur des deux cousines battait avec plus de force. Un moment vint où Clotilde saisit un des barreaux pour ne pas tomber.

Pendant ce temps, Landry et son compagnon causaient.

— Allons ! prends courage, Paul ! disait Landry, je connais ta valeur, et je suis certain que si tu ne remportes pas le premier prix, ce qui pourrait cependant fort bien arriver, tu sortiras cependant à ton honneur d'une lutte dans laquelle tu as mis toute ta force.

— Mais si je ne remporte pas le prix, je n'irai pas à Rome. Ma carrière sera brisée. Tu ne sais pas quels sacrifices héroïques ont été accomplis par ces deux saintes qui s'appellent ma mère et ma sœur... Elles sont à bout, et je ne pourrais sans cruauté leur demander davantage !

— Ecoute, répondit Landry, en appuyant une main fraternelle sur l'épaule de son ami, j'ai gardé pour cette heure suprême une confiance et une promesse... Mon père est riche, tu le sais. Il m'a promis comme récompense de mon travail de me permettre d'emmener avec moi à Rome un camarade... Succès ou déception, tu iras à Rome...

— Cela est possible ?

— Cela est vrai.

— Ah ! Landry, tu me sauves la vie !

Ils s'étreignirent les mains, tout près de la grille, à côté de laquelle Amice et Clotilde restaient appuyées. Elles entendirent la promesse de Landry et l'explosion de joie de Paul.

Une nouvelle amertume leur remplit l'âme.

— Pauvre grand cœur ! dit Amice, qu'il souffrira de manquer à cette promesse généreuse.

Les deux amis frôlèrent le vêtement des deux femmes. Alors seulement Clotilde effleura de ses doigts le bras de Landry.

— Toi toi ! dit-il, toi ! que tu es bonne ! Et Amice ! Oh ! soyez toutes deux remerciées et bénies. J'ai bien travaillé. Je me sens presque content. Non pas que j'aie l'orgueil d'avoir fait une belle œuvre, mais j'ai donné ce que je sens en moi de meilleur... Les juges décideront... Je te présente Paul Journier, mon futur compagnon si je vais à Rome...

Paul salua, dit adieu à Landry et disparut afin d'annoncer à sa mère que quoiqu'il arrivât il irait à Rome...

Landry restait immobile, regardant tour à tour sa cousine et sa sœur, l'âme remplie d'une nouvelle espérance. Amice était venue... Amice avait-elle donc compris qu'il l'aimait depuis qu'il sentait son cœur battre ?

Clotilde prit doucement le bras de son frère.

— La voiture n'est pas là ? demanda-t-il.

— Nous sommes venues à pied, il fait si beau !

— Oui, vraiment, une matinée admirable ! Il me semble maintenant que je suis certain de remporter la victoire... Vous me porterez bonheur. Quelle idée charmante ! me venir chercher... Vrai, j'ai besoin de reprendre la vie de famille, de retrouver un peu de tendresse, de me dilater dans la joie. C'est dur, va ! la vie en loge ! Etre seul, tout seul, n'avoir plus ni compagnon ni causerie. S'enfermer avec sa pensée et sa toile, et tra-

vailler, travailler, jusqu'à ce que la vue se trouble et que le cerveau tinte... Quelle revanche à prendre, mes bons anges ! Mais vous ne dites rien ! Amice, vous baissez les yeux... Clotilde, tu pleures !

— Viens, dit rapidement la jeune fille, suivons la Seine, nous avons à te parler.

— De choses douloureuses, je le comprends à l'expression de votre visage... Mon père... Ma mère ?...

— Personne n'est malade, Landry...

— Cependant ?...

— Tout le monde est malheureux.

Alors, avec des précautions maternelles, elle raconta ce qui venait de se passer, la ruine survenue, les changements faits ; elle parlait lentement d'une voix qui ne faiblissait point, et Landry en l'écoutant l'admirait pour son courage autant que pour sa bonté !

— Tu sais, lui dit-il, le peu de cas que je fais de l'argent. La ruine qui nous frappe me serait indifférente si je ne me représentais la douleur de ma mère.

— Elle supporte ce coup mieux que je ne pouvais l'espérer. Ma tante et Amice sont pour elle si excellentes !

Ma vie est tracée, reprit Landry, quoiqu'il arrive de la décision du jury, je dois rester près de vous.

— Si tu remportes le premier prix, tu partiras.

— Vous abandonner !

— Pour un temps.

— Presque dans la misère !

— C'est de toi que nous attendons une nouvelle fortune. Ecoute, j'ai foi dans ton avenir. Armadieu nous a trop répété que tu sortiras vainqueur de la lutte, pour que je garde un seul doute à cet égard... Tu partiras donc. Pendant cinq ans tu travailleras, tu deviendras presque célèbre. Tes envois peuvent te faire connaître, et Armadieu au retour s'occupera de ton avenir. Je ne suis point en peine du tien. Nous vivons dans un temps où la fortune paie largement les artistes consciencieux. Durant cinq années nous t'attendrons, travaillant, fondant sur toi toutes nos espérances...

— Si j'échoue.

— Tu n'échoueras pas ! Dieu ne nous frappera point de tant de coups.

Amice, interrogée par Landry, fut de l'avis de sa cousine ; et Landry promit de suivre leur double conseil.

Il était remis du choc reçu ; l'énergie de sa sœur lui faisait croire que son père et sa mère supporteraient courageusement un malheur sans remède dans le présent. Les différences d'André étaient payées, l'honneur se trouvait sauf. Il lui appartenait plus tard de rendre l'opulence à ceux qui venaient de la perdre.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Editeurs,